



HAL
open science

Bâillonnée d'ennui

Léonore Le Caisne

► **To cite this version:**

Léonore Le Caisne. Bâillonnée d'ennui. Terrain : revue d'ethnologie de l'Europe , 2019, 72, pp.126-141. 10.4000/terrain.19129 . halshs-03284355

HAL Id: halshs-03284355

<https://shs.hal.science/halshs-03284355>

Submitted on 12 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bâillonnée d'ennui

Faire taire (et disparaître) l'ethnographe [récit]

Léonore Le Caisne



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/terrain/19129>

DOI : 10.4000/terrain.19129

ISSN : 1777-5450

Éditeur

Association Terrain

Édition imprimée

Pagination : 126-141

ISSN : 0760-5668

Ce document vous est offert par École des hautes études en sciences sociales (EHESS)



Référence électronique

Léonore Le Caisne, « Bâillonnée d'ennui », *Terrain* [En ligne], 72 | novembre 2019, mis en ligne le 21 novembre 2019, consulté le 14 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/terrain/19129> ; DOI : 10.4000/terrain.19129



Terrain est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.



BÂILLONNÉE D'ENNUI

RÉCIT

LÉONORE LE CAISNE

CNRS, Centre d'étude des mouvements sociaux
lecaisne@ehess.fr

Pendant vingt-sept ans, et jusqu'à sa mort en 1999, Raymond Gouardo viole sa fille Lydia. Lorsque celle-ci n'est pas « sage », son père lui brûle les bras à l'acide chlorhydrique. Quand elle a 18 ans, il lui annonce qu'elle a l'âge d'avoir des enfants. Il lui en fera six.

Après avoir habité quelques années à Beauval, la cité populaire de Meaux, la famille s'installe à Coulommès, un village voisin de 400 habitants. Lydia a alors une douzaine d'années. Raymond est imprimeur ambulant. Il gare son camion sur le parking du Super M de Beauval. Il y confectionne cartes de visite et faire-part pour les habitants et commerçants. Sa fille et les enfants issus des viols l'accompagnent souvent. Au village et à la cité, les violences et les faits d'inceste entre Raymond et Lydia sont connus de tous. Le bruit circule : « Gouardo fait des enfants à sa fille. » Pourtant, aucune institution n'est saisie.

En 2004, un peu plus de quatre ans après la mort de son père, Lydia, 43 ans, soutenue par son compagnon, dénonce l'inceste et les tortures dont elle a été victime. Elle porte plainte pour non-assistance à personne en danger contre sa belle-mère, la seule à pouvoir répondre de ses actes. Présent au tribunal le jour du procès, un reporter du journal régional La Marne médiatise les faits et dénonce le silence des institutions. Les médias nationaux reprennent l'information et pointent à leur tour l'indifférence de tous. De son côté, Lydia publie un livre qu'elle intitule : *Le silence des autres*¹. C'est « l'affaire Gouardo ».

1. Lydia Gouardo et Jean-Michel Caradec'h, Paris, Michel Lafon, 2008.

M'intéressant à la pratique de l'inceste, fort courante, et au silence qui l'entoure, je saisis l'occasion et pars pour Coulommès. Je souhaite comprendre cette absence de signalement. Une année durant, en 2007-2008, je passe trois jours par semaine dans ce village où vivent essentiellement des agriculteurs, des artisans, des employés ou des instituteurs qui ont quitté Paris. Je rencontre Lydia et les habitants.

Je traîne aussi à la cité populaire de Meaux. Là, je discute avec les commerçants, les clients des cafés, surtout des chômeurs et des allocataires de minima sociaux, et obtiens des entretiens avec le maire de la ville et deux de ses prédécesseurs.

Même si je suis consciente de la difficulté de la tâche – accusés par les médias de s'être tus, les habitants se tairont vraisemblablement plus encore devant une étrangère –, j'espère parler avec tous de cet inceste. Comme prévu, ce travail de terrain sera une épreuve. Mais pas pour les raisons imaginées.

Lorsque j'arrive au village, après une première visite à Lydia, je tente de rencontrer les habitants. Je leur téléphone et leur explique que je réalise une recherche sur « l'affaire Gouardo ». Ceux qui décrochent refusent de me parler – « J'ai rien à vous dire ! » – et me dissuadent de venir les trouver. Le nouveau maire, chef d'une petite entreprise de maçonnerie, m'envoie promener lui aussi : « J'ai pas l'temps ! J'suis pas assistante sociale ! J'ai pas l'temps ! J'ai pas déjeuné ! J'suis pas dans les bureaux, moi ! »

Vexée, je pars errer dans le village. Je tourne depuis une heure dans des ruelles désertes lorsque j'aperçois un couple discuter dans une courette. Une tasse de café à la main, ils me proposent d'entrer. Après avoir écouté la raison de ma présence, l'homme, un enseignant, me dit ce qu'il avait compris des relations du père et de la fille, à partir de ce qu'il avait pu en apercevoir et de ce que lui en avait confié son voisin agriculteur, longtemps adjoint au maire : « Lydia était la petite copine d'un vieux pervers. » Puis, sans crier gare, il se lance dans une longue diatribe sur la récente élection municipale à l'occasion de laquelle les « anciens » habitants furent destitués au profit des « nouveaux ». Stupéfaite par cet enthousiasme pour une histoire de village à laquelle je ne comprends rien et qui me paraît bien anodine par rapport à mon affaire Gouardo, je l'écoute patiemment. Dans la foulée, l'homme me dresse un portrait du village à travers celui des habitants directement concernés par cette élection municipale : candidats malheureux, partisans de différentes listes, auteur d'une feuille de chou sur les résultats... Dans son élan, il m'accompagne sonner à la porte de deux d'entre eux. Ainsi, alors que le village a été investi par les journalistes

parisiens et que les caméramans de grandes chaînes de télévision (TF1, France 2, M6, etc.) se relaient encore dans la maison de Lydia, alors que des émissions sont toujours diffusées sur les chaînes nationales et donnent amplement la parole à la jeune femme, c'est d'emblée l'élection municipale qui va servir de fil conducteur à mes rencontres. Ma présence offre aux habitants une nouvelle occasion de se plaindre et de consolider leurs alliances.

Malgré la médiatisation de l'histoire de Lydia et la stigmatisation des habitants, je n'inquiète donc pas grand monde. Rares sont les habitants qui me relient à « l'affaire Gouardo ». Ceux à qui je confie l'objet de mon travail l'oublent aussitôt. Les autres, indifférents, acceptent l'idée que « je travaille sur la vie ordinaire dans un petit village », au contraire des journalistes qui, avec leurs questions immédiates et brutales sur Lydia et Raymond Gouardo, les ont choqués. Une voisine immédiate de la famille Gouardo raconte :

« Le jour de la fête des mères, ils étaient là ! Ça a duré à peu près deux mois. Et à n'importe quelle heure ! Même le 1^{er} mai, ils sont venus à 21 heures. On avait passé une belle journée, et on voit les caméras qui s'ramènent ! C'est mon mari qui les a reçus. Il leur a dit : "Moi, j'ai rien à vous dire !" et tout de suite on vous enregistre ! C'est d'une délicatesse, heu... »

Personne ne me prend pour une journaliste. Les journalistes sont des espèces d'extraterrestres infréquentables, mais une femme qui traîne seule dans le village, sans micro ni caméra...

En dehors de ces situations de face-à-face avec les reporters, la plupart des habitants ne semblent pas s'imaginer que des gens extérieurs au village connaissent cette histoire, et plus encore s'y intéressent. La médiatisation paraît glisser sur eux. Seuls ceux qui entretiennent des liens hors du contexte villageois en raison de leur profession (enseignants, instituteurs...), de leur statut (étudiants...) ou de leurs activités (adeptes de voyages organisés ou d'autres activités collectives...) évaluent l'ampleur du phénomène et, du même coup, considèrent « l'affaire ».

Je m'étais aussi préparée à me heurter, sinon au silence, à des dénégations – telles que : « On ne savait pas ! C'est bien malheureux ! Si on avait su... » – et à des marques d'indignation – « C'est inadmissible, ce qui s'est passé ! » Je pensais pouvoir ainsi comprendre les prises de position morales, les modes de défense des uns et des autres. J'entends au contraire sur le ton de l'évidence que « bien évidemment ! », « tout le monde savait », « il faisait des enfants à sa fille ». Plutôt qu'une promesse



→ *Le village*, Jean Cluseau Lanaue, 1957

SOURCE : FONDS MUNICIPAL D'ART CONTEMPORAIN © JEAN CLUSEAU-LANAUE / PARIS ADAGP, 2019

de paroles, ce « tout le monde savait » me laisse sans mots, et coupe donc la relance. Cette apparente insensibilité morale m'assomme. J'en perds le fil de mon raisonnement, car finalement, si « tout le monde savait » et n'a rien dit, peut-être n'y avait-il en effet rien à en dire ?

Certes, « avoir su » est avant tout une marque de supériorité affirmée sur les journalistes – on le savait avant eux ! Mais elle l'est aussi dans l'entre-soi, le « tout le monde » désignant essentiellement les « anciens » habitants : nous, les « anciens », savions, mais pas les autres, pas les « nouveaux ». Un ancien conseiller municipal me déconseille d'ailleurs de parler aux « nouveaux », qui n'auront rien à m'en dire. En même temps qu'il s'arroge la prérogative du savoir, ce vieil agriculteur dit aussi que cette histoire n'est pas celle que l'on trouve dans les journaux, et que seuls quelques-uns savent de quoi il retourne : « Ils [les nouveaux habitants] viennent d'arriver. Ils ont pas vu tout. Ils n'ont pas eu le départ de l'histoire, Gouardo qui emmerdait son monde. » « Savoir » ne concerne pas ici les faits d'inceste, mais le voisinage pénible de Gouardo, qui touche plus directement l'agriculteur.

Je le comprendrai plus tard, « l'affaire Gouardo » n'en est pas une pour les habitants, divisés en « anciens » et « nouveaux », et qui entretiennent des relations restreintes et souvent conflictuelles dans ce village dénué de véritable lieu de sociabilité en dehors de l'arrêt du car scolaire le matin et de la boucherie ouverte trois après-midi par semaine. Le dernier café a fermé il y a une dizaine d'années.

C'est pour moi le début d'une descente dans les profondeurs de l'ennui. Personne ne me parle de ce qui m'intéresse *a priori*. Le crime sur lequel je suis venue enquêter n'existe pas. Nulle trace non plus de déni aberrant, de mauvaise foi extravagante, de ragots alléchants qui auraient pu soutenir mon intérêt. Bien sûr, certains habitants glissent quelques mots sur l'histoire de Lydia, mais ceux-ci sont noyés dans les propos sur l'élection municipale ou les conflits de voisinage. Lorsqu'ils évoquent la relation entre le père et la fille, c'est à partir de lieux communs et avec une parfaite absence d'empathie : « Comme on dit, c'est pas nos problèmes ! Si les enfants ils sont pas malheureux... Ils étaient pas malheureux ! Faut voir les caddies ! Ils étaient pleins ! Toutes les semaines il remplissait le caddie des gosses ! » Gouardo était un bon travailleur qui tenait bien sa famille. Pour preuve, les enfants allaient à l'école, ils étaient bien nourris et bien habillés. Adulte, Lydia aurait aussi pu s'enfuir si elle l'avait voulu. Elle était donc peut-être bien consentante. « Quand on les voyait dans le camion, elle n'avait pas l'air contre son père, hein ! », observe un ancien commerçant. Et puis, « chacun ne fait-il donc pas ce qu'il veut chez lui ? »

→ *Je tends les bras*, Claude Cahun, c. 1931

Alors que l'ethnologue s'attend à pouvoir parler avec tous de l'inceste, les non-dits et l'indifférence auxquels elle se heurte l'enferment insidieusement dans l'ennui.

PHOTOGRAPHIE ARGENTIQUE, SOURCE : JERSEY HERITAGE © CLAUDE CAHUN

Et d'ailleurs, « comment être sûrs ? » Il aurait fallu « voir » pour « savoir » : « Moi, j'estime que ce qui se passe chez mes voisins, si je ne le vois pas de mes propres yeux, qu'on aille me dire : "Son père la viole", j'suis désolée, mais quelle preuve j'ai ? Hein ! Moi, j'trouve qu'il y a des choses qu'on peut voir, et des choses qu'on peut pas voir ! C'est ça, hein ! », analyse une habitante.

Les semaines et les mois passés dans le village ne changent rien à l'inanité apparente des propos que je recueille, car j'établis peu de liens avec les personnes que je rencontre. S'ils ne la refusent pas vraiment, les habitants restent indifférents à ma présence. Je n'occupe pas de place dans la sociabilité de ce village, il est vrai peu favorable aux relations autres que familiales ou de voisinage. Pas même celle de l'« étrangère » qui serait venue « discuter ». Je ne compte pas. Mieux, je reste invisible au-delà de chacune de mes rencontres. À l'exception de certains habitants, comme cette femme qui aime me conter son enfance, cet enseignant qui affirme sa différence sociale avec la population ou cet adjoint au maire qui m'explique « comprendre ma démarche », j'ai beau me rendre régulièrement chez les uns et les autres pendant un an, personne ne semble prendre conscience de ma présence en dehors de chez lui et de ses préoccupations du moment : l'élection municipale, les problèmes de voisinage, y compris ceux avec Gouardo quand ils se souviennent... Si, comme par un effet boomerang, il revient toujours aux oreilles de l'ethnologue ce qu'untel pense de lui et ce que d'autres racontent à son sujet, ici, mes allées et venues dans le village ne semblent guère faire l'objet de commérages. Pas un n'a l'air de savoir qui d'autre je rencontre. Il me semble même que je disparaiss dès que je franchis les portes des maisons. Je suis transparente. Transparente jusqu'à l'oubli, même. Lors de notre première rencontre, la secrétaire de mairie, que m'a recommandée l'ancien premier adjoint au maire, me raconte avec amusement :

« J'dis : "M^{me} Le Caisne vient vendredi !" Alors Philippe s'en rappelait plus ! Il dit : "Attendez, c'est qui, ça ? — Attendez, Philippe, c'est vous qui me l'avez envoyée ! — Ah non, c'est pas moi !" J'dis : "Ah si !" »

Du fait de mon objet de recherche et de mes questions, mes allées et venues dans le village risqueraient bien, sans cela, de faire exister l'inceste, non celui à côté duquel les habitants ont vécu jusqu'ici, mais l'inceste interdit et condamné sur la place publique et dont ils ne savent que faire. Alors que, un an après la médiatisation, la présence des journalistes irrite encore, à Coulommès, je dois à chaque fois me



présenter comme au premier jour. Une nouveauté pour l'ethnologue qui construit son enquête sur les relations avec les gens qu'elle rencontre.

Au contraire, au centre commercial de la cité où le père de Lydia travaillait encore sept ans plus tôt, les gens m'ont vite repérée. Dans la rue, au café, on regarde l'autre. Je m'installe aux terrasses et lance tant bien que mal la discussion. Les premières semaines, certains me cantonnent à la place d'une curieuse qui se mêle de ce qui ne la regarde pas, décrédibilisant ainsi un travail auquel ils ne participeront pas, et me renvoient à mes affaires. Puis, rapidement, ils ne se préoccupent plus de moi. Je deviens une simple consommatrice, un peu différente des autres – on me prend parfois pour une psychologue, une « dame qui écrit », une « dame qui vient de loin » –, mais que l'on peut quitter sans crier gare parce qu'on vient d'apercevoir quelqu'un de plus intéressant, parce qu'on a ses courses à finir ou le déjeuner à préparer. Bref, je suis une personne de plus à qui parler pour passer le temps.

Je ne lâche pas. Pendant un an, je continue à m'attabler auprès d'autres clients, les présences évoluant au fil des heures. Les femmes sont plus nombreuses et discutent entre elles, les hommes ont le nez dans leur verre ou sur leur grille de tiercé, et quittent souvent les lieux sans un mot. Lorsque j'évoque Raymond Gouardo ou, comme la plupart, « le gars qui avait l'imprimerie », beaucoup ne m'entendent pas ou semblent ne pas comprendre de qui et de quoi je parle, certains ne lèvent même pas la tête. Comprennent-ils ce que je dis ? Ne veulent-ils ou ne peuvent-ils pas m'entendre ? D'autres mettent du temps à saisir de qui je veux parler. Parce qu'ils ne veulent pas en parler ? Parce que ce n'est pas si important pour eux et qu'ils ont déjà oublié ? Je lance ainsi la conversation avec un ancien légionnaire : « Il était installé ici, là-bas ! – Ah ! », puis il se tait, le regard dans le vague. Plus généralement, lorsque j'aborde Lydia et son père, il faut que je pose et repose les questions, que je revienne sur le sujet, aussitôt lâché par tous : « Vous avez vu, Gouardo ? – Oui. » Ou : « Ah ! »

La gêne ou la honte face à l'inceste peuvent expliquer la difficulté d'en parler de certains. Ces personnes, sans doute arrivées à la cité après la mort de Raymond Gouardo et/ou loin des réseaux de sociabilité du quartier, n'ont peut-être pas connu l'homme, et peu ou pas entendu parler de « l'affaire ».

Certes, aussi, il est difficile de parler de sexualité dans un espace public sans crier gare, d'autant plus quand il s'agit d'une sexualité *a priori* interdite. Pourtant, dans les cafés, les potins sur qui drague et couche avec qui sont nombreux. Mais je suis une femme, et qui plus est une étrangère.

C'est néanmoins, là encore, l'indifférence qui caractérise le mieux les réactions des habitants de la cité à « l'affaire Gouardo ». Il est impossible de parler longuement de Lydia et de son père avec ceux qui ont connu la famille. Au début, mes questions sur ce qu'a subi Lydia semblent leur faire le même effet que quand je leur demande pourquoi ils achètent leur pain ici. Comme si cet inceste avait fait partie de leur quotidien. De « l'imprimeur et sa fille », on n'a rien à dire. On passe rapidement à autre chose. Au mieux, c'est « une histoire montée par la presse », au pire une histoire bien ordinaire. Lorsque j'insiste, mes questions lassent les habitants : « Arrête, avec ça, tu m'as déjà posé cinq fois la question ! », me lance un ancien maçon. Je me tais, honteuse de m'être laissé prendre.

Même entre eux, les gens semblent ne pas discuter de « l'affaire ». Contrairement aux faits divers ailleurs, qui font parler, ici « l'affaire Gouardo » ne fait pas « lien ». Contrairement aussi à ce qui se passe dans le village, où l'on parle, certes sans empathie et avec indifférence, de Lydia et de son père, ici, on ne discute pas, ou peu, des faits. Seules les femmes qui ne fréquentaient guère le centre commercial du temps de Gouardo s'alarment de la vie de Lydia. Si, parfois, en ma présence, il y a désaccord, c'est toujours entre ceux qui connaissaient la famille et ceux qui ne la connaissaient pas, ou entre clients au centre commercial et lecteurs de la presse. De toute façon, la discussion dure peu. Car le plus souvent, pour pouvoir passer un moment ensemble, si précieux quand on n'a que ça à faire, on s'accorde ou on se tait.

En fait, à la cité, « l'affaire Gouardo » ne semble importante que pour ceux qui ont intérêt à ce qu'elle le soit : les journalistes pour lesquels elle fait vendre du papier, moi pour qui elle est un objet de recherche. L'histoire de Lydia est accessoire. Elle est « passée dans les journaux », mais comme beaucoup d'autres. Ici, les faits divers font partie de la vie quotidienne. « Aujourd'hui, on voit les gens, quelques mois après, ils sont dans un fait divers ! », observe, désabusée, la marchande de journaux. Considérer l'histoire de Lydia comme exceptionnelle de cruauté semble ici presque un luxe. Les drames quotidiens (pauvreté, chômage, accidents...) noient cette histoire et obligent les habitants à relativiser l'inceste qui, ici comme ailleurs, serait fréquent. Une jeune femme observe ainsi :

« Qu'un père et une fille aient des relations, c'est pas d'hier ! Après, y en a qui le disent, y en a d'autres qui le diront jamais. C'est caché, mais ça se pratique toujours. Je pense, hein ! [...] Vous savez, c'est pas un cas unique, hein ! Y en a combien, qui profitent de leurs enfants, ici ? Y en a plein ! Des familles entières ! J'en connais une ! »



→ **Conversations, Giorgia Siriaco, 2016**

« L'affaire Gouardo » reste celle des journalistes. Elle est absente des conversations villageoises.

© GIORGIA SIRIACO

En les banalisant, les habitants rendent les faits impalpables et les font presque disparaître. L'information – « il fait des enfants à sa fille » – est si commune qu'elle n'en est plus une.

Le temps aussi rend l'information dérisoire, inconsistante et me disqualifie, moi qui m'y intéresse encore. On me renvoie ainsi à l'ancienneté des faits qui, aujourd'hui, ne passionnent que moi : « Ah, mais c'est vieux, ça ! Ça date ! », « Oh, c'est vieux ! Tout Meaux le savait ! », s'exclament les clients dans les cafés, coupant court à toute discussion. Il n'y a donc pas de raison d'en parler, disent-ils en substance. Quand ils sont seuls avec moi, les gens – plutôt les femmes – se confient et évoquent leur vie personnelle, leurs problèmes familiaux, financiers ou de logement.

Bien entendu, je recueille parfois des propos très véhéments contre l'inceste et ses auteurs en général, mais ils sont le fait des gens les moins insérés, qui n'ont pas eu personnellement affaire à Raymond Gouardo : piliers de bar démunis, SDF ou Algérienne sans famille et sans argent, par exemple. Ceux-là tiennent alors un discours convenu contre le viol : on rappelle l'interdiction morale – « Ça s'fait pas ! » –, on renvoie ses auteurs dans un ailleurs géographique, historique ou mental – « Ça s'passe pas chez nous ! », « Ça s'faisait pas, dans l'temps ! », « C'est des malades qui font ça ! » –, et on annonce le traitement à leur réserver – « Faut les tuer ! », car « ils recommencent » sans cesse. Studieuse, je note et retranscris, mais je m'inquiète de l'attendu des propos recueillis.

Les rencontres avec les élus – le maire actuel, son prédécesseur et un maire par intérim – achèvent de me décourager. S'ils acceptent, eux, d'évoquer « l'affaire », c'est pour montrer en quoi elle n'est qu'une sordide histoire ou un banal fait divers monté en épingle pour des raisons mystérieuses et qui ne présente donc – ils s'accordent avec les autres habitants – aucun intérêt. Pour eux, l'histoire de Lydia n'est ni un problème social, ni un problème politique, mais un problème privé. En charge de dossiers autrement plus importants, tous me font comprendre l'illégitimité, voire l'inintérêt, de mon objet de recherche. Sur les recommandations du précédent maire, un avocat, conseiller municipal sur une liste d'opposition, demande à me rencontrer. Il « veut m'entendre pour savoir s'il peut utiliser mes travaux ». Lorsque je lui présente mon objet de recherche, gêné, il fait mine de ne pas savoir de quoi je parle, comme si cette affaire était indigne de sa fonction : « L'affaire Gouardo ? Attendez, rappelez-moi ? Ah oui, oui ! » Cette « affaire » est un événement secondaire, et l'ethnologue qui s'y intéresse devrait facilement pouvoir être détournée de son étude. Il m'invite à déjeuner. Là, il parle sans s'arrêter de la politique néfaste du maire actuel, et me

propose finalement de troquer ma recherche contre une autre sur « les musulmans dans la cité », pour laquelle « il pourra m'aider ».

Quelques mois plus tard, je ressors humiliée de l'entretien avec le maire de Meaux que j'ai mis plusieurs mois à convaincre de me recevoir. Comme les autres, il admet avoir entendu les « rumeurs ». Mais pour éviter d'être aspergé par la petitesse et la saleté de Gouardo, il l'éloigne de lui, de nous. Comme si l'inceste et l'absence de grandeur sociale se fondaient logiquement ensemble, il rabaisse l'homme socialement : « un vendeur de frites » – l'erreur sur sa profession en rajoute sur le mépris – « sans intérêt, en plus ! » Puis il le repousse dans le temps – « enfin, il n'en vend plus depuis longtemps » –, le temps passé amoindrissant d'autant l'intérêt éventuel porté à l'homme et à ses actes. Et puis Gouardo n'habitait pas dans la ville, ses services sociaux ne pouvaient donc pas prendre en charge sa famille.

Le maire décrédibilise également l'information reçue en la qualifiant de « rumeur » ordinaire, qui n'intéresserait aujourd'hui que le citoyen lambda et l'ethnologue. Il l'oppose aux informations dignes et officielles qu'appelle sa fonction de maire :

« Bon, je peux vous dire que je... je ne l'ai su vraiment qu'une fois qu'il n'était plus dans son camion... Et puis vous savez, en plus, les rumeurs, y en a quand même beaucoup ! [rires] [...] Comme j'ai horreur des rumeurs, en plus ! Moi, je suis un mauvais client, pour ça ! »

Enfin, il convoque le registre de l'absurde :

« Et alors, vous pensez que parce que je vois une famille avec des enfants, je pense que le grand-père a violé sa fille pour faire des enfants ? »

Tout paraît soudainement si simple, si évident, que ma présence dans son bureau et mon insistance pour y parvenir (trois courriers, quatre mois d'attente) me semblent complètement déplacées. Le mépris fait son effet, je me fais de plus en plus petite. Je n'ose pas insister sur ce qui, néanmoins, me paraît constituer des raccourcis certains. Pour ne pas être trop pesante et risquer de faire fuir mes interlocuteurs, mais aussi parce que, dans ces moments-là, je comprends avec eux que l'inceste est une affaire sale, petite, du domaine privé et de l'intime, et qu'il y a des choses plus importantes pour les « grands » politiques en charge de la vie publique. Tout autant d'ailleurs que pour les habitants de la cité, qui connaissent eux-mêmes de grosses difficultés personnelles. Réduire le sujet de mes rencontres avec les élus à cette affaire qui ne valorise guère la région me semble désormais presque

→ **What do you see**, Frank Slabbinck, s. d.

L'ethnologue est aspirée par l'indifférence collective et en vient à douter de l'intérêt de sa recherche.

© FRANK SLABBINCK



indécent. Pendant nos rencontres, j'en arrive à considérer les faits comme terriblement ordinaires et mon objet, finalement, obscène. Et lorsque des considérations plus générales sur la ville de Meaux et son histoire nous éloignent de « l'affaire Gouardo », je suis presque soulagée.

Face à tant d'indifférence, de banalisation et de dédain, mon intérêt pour ma recherche se délite jour après jour. Avec tous, très rapidement lors de nos entretiens ou de nos discussions, je n'ai plus de questions à poser. Je m'ennuie. Je me noie dans la lassitude des personnes que je rencontre. Je n'ose aborder le pharmacien, dont le commerce ne me semble pas se prêter à une discussion de « comptoir » sur un « fait divers » qui n'en est pas un. Je n'entre pas chez la boulangère, dont la boutique ne désemplit pas et que je laisse vendre ses baguettes sans l'alpaguer pour une histoire d'agression sexuelle sur laquelle elle ne dira rien. Lorsque je retranscris mes notes de terrain, je suis non seulement lasse, mais aussi frappée de voir combien je suis passée à côté de la « bonne » question, tout autant que par la vitesse à laquelle j'ai moi-même changé de sujet. Sans doute parce que, pour moi aussi, il est devenu difficile de parler de « ça », en tout cas de manifester de l'intérêt pour un objet si dédaigné par mes interlocuteurs. Relire ces notes indigentes est presque une torture. Jusqu'au moment où je me demande vraiment ce que je vais faire au village et à la cité, et où je m'interroge, en roulant sur l'autoroute qui me ramène à Paris, sur l'intérêt des journées que j'y passe. Tout semblait jusqu'ici si « naturel » et si évident aux habitants qu'ils sont parvenus à me faire douter du bien-fondé et de l'intérêt de ma recherche. Il me semble ne rien se passer dans ce lieu.

L'extrême simplicité des arguments mobilisés pour expliquer que ces faits d'inceste, dont six enfants sont nés, aient pu se pratiquer sans encombre pendant vingt-sept ans, me piège. Je suis les habitants dans leur expérience. J'intègre leur indifférence, au point, par instants, d'être presque convaincue de la « normalité » de cet inceste. Les habitants m'emmènent avec eux dans l'incapacité à dire et penser ce « crime » – ainsi reconnu par la justice et dans les médias. Et s'il n'y avait finalement rien à dire de cette histoire ? Et si cet inceste allait de soi ?

Au plus fort de ces moments de découragement, je file chez Lydia me ressourcer, reprendre des forces et de la hargne. Par sa révolte, son combat pour « dire », « faire savoir », la jeune femme me rappelle que j'ai affaire à un fait « révoltant » et « extraordinaire ». Un fait qui n'est en rien « normal » ou insignifiant, et qui demande des éclaircissements. En quelques phrases, Lydia, à qui son compagnon a ouvert les yeux quelques années plus tôt sur son histoire, me rappelle l'importance

du *fait social* : l'inceste et son silence, le crime et son indifférence. Et réinsuffle de l'intérêt à cette recherche.

Jusqu'au prochain accès de découragement, lorsque je serai seule avec mes notes. Il faudra alors quitter Coulommès, comprendre ce qui s'est passé, et faire revivre l'objet. Par l'écriture, sortir du silence, de l'invisibilité, de l'humiliation aussi, dans lesquelles j'ai été plongée. Prendre la parole². Moins pour présenter des violences sexuelles qui n'auraient pas été dénoncées que pour parler d'actes intégrés des années durant dans le quotidien sans histoire d'un village. La configuration sociale particulière du village à laquelle j'ai été confrontée, et qui eut ce pouvoir d'étouffement considérable sur mon enquête, fut justement celle qui empêcha la dénonciation des faits à la justice.

2. Cette recherche a finalement été publiée : *Un inceste ordinaire. Et pourtant tout le monde savait*, Paris, Belin, 2014, p. 36.